



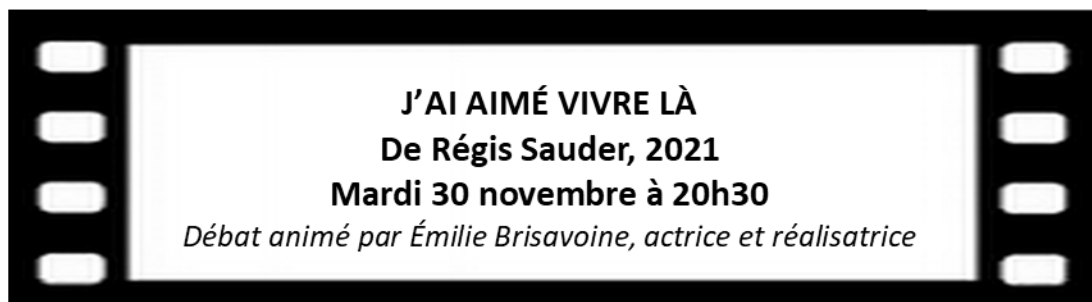
contact@plein-ecran.fr

LE GRAND  
PALACE  
SAUMUR RIVE DROITE

www.lepalacesaumur.fr

*l'imagin'R*  
Réseau des bibliothèques  
Communauté d'agglomération  
Saumur Val de Loire

www.bibliotheques.agglo-saumur.fr  
mediatheque.saumur@agglo-saumur.fr



Natif de Forbach, le quinquagénaire Régis Sauder vit aujourd’hui à Marseille. Des études de neurosciences l’ont amené à commencer sa vie professionnelle par le journalisme scientifique. Il s’est ensuite dirigé vers la réalisation de documentaires pour la télévision avant de suivre l’atelier documentaire de la Fémis. C’est en 2011 qu’il a réalisé *Nous, princesses de Clèves*, son premier long-métrage documentaire sorti en salles. C’est en allant présenter *Retour à Forbach*, son 3ème long-métrage documentaire, au cinéma Utopia de Saint-Ouen l’Aumône, proche de Cergy, que Régis Sauder a fait la rencontre de la femme de lettres Annie Ernaux qui habite à Cergy depuis plus de 40 ans. On était en 2017 et ce fut l’occasion de la première visite du réalisateur dans cette ville nouvelle. Depuis, de nombreuses autres visites ont suivi.

#### Qui vit à Cergy ? Comment vit-on à Cergy ?

C’est en 1965 qu’est lancé un projet de création de 5 villes nouvelles dans la région parisienne, le but étant de canaliser la croissance rapide de l’agglomération parisienne. Parmi ces 5 villes, Cergy-Pontoise. A l’époque, Cergy n’était qu’un village abritant moins de 3 000 habitants, Pontoise, sa voisine, en abritant plus de 15 000. Devenu le siège de la Préfecture du Val d’Oise, Cergy compte aujourd’hui près de 70 000 habitants. Mais qui vit à Cergy ? Comment vit-on à Cergy ? Un documentariste lambda aurait répondu par un film didactique, alignant les chiffres à coup de voix off. Régis Sauder n’est pas un documentariste lambda et il a répondu par un film plein de poésie, allant à la rencontre des habitants de la ville et remplaçant les alignements de chiffres par la lecture de textes écrits par Annie Ernaux, une des premières habitantes de Cergy. Des textes dans lesquels les habitants se retrouvent. Cette pérégrination au milieu d’une architecture moderne installée dans un environnement qui, très intelligemment, a laissé beaucoup de place à la nature, montre une société métissée, une sorte de microcosme de notre pays et, peut-être plus encore, une sorte de microcosme de notre planète.

#### Un air pur !

On se souvient de cette phrase de l’humoriste Alphonse Allais : « On devrait construire les villes à la campagne, car l’air y est plus pur ! ». Est-ce cette phrase qui, dans les années 60, a inspiré la création des villes nouvelles ? Peut-être ! Toujours est-il que la vision de la vie à Cergy que nous donne Régis Sauder au travers de ses rencontres avec ses habitants semble donner raison à l’humoriste, que l’air soit seulement le fluide gazeux qui constitue l’atmosphère et qui est nécessaire à la vie ou, plus généralement, tout ce qui participe à la vie des individus et qu’on pourrait appeler l’air social. Cergy, « Une ville où on vieillit moins vite ». Avec Paris, qu’on voit à l’horizon, si loin, si proche, à 40 minutes par la ligne A du RER. Jeunes, vieux, malien, ancien parisien, guadeloupéenne, natif de Cergy, réunionnaise, venu de province, toutes et tous affichent la certitude de se sentir bien à Cergy, au point qu’on en arrive à penser, très probablement à tort, que cette peinture qu’on nous offre est trop belle, trop utopique, pour être vraie. Mais, après tout, cela fait tellement de bien de rencontrer des gens heureux ! Cergy, une ville où une habitante a donné à ses enfants des prénoms avec un y, en lien avec le y de Cergy qui, dit-elle, lui a permis de se reconstruire. Cergy, une ville où où la patinoire est devenu un centre d’accueil pour migrants dans lequel travaille une ancienne directrice financière d’une boîte de publicité devenue travailleuse sociale. Cergy, une ville d’accueil où une jeune fille, originaire de Côte d’Ivoire, peut dire « Peu à peu, je me suis fait des amis, ici, à Cergy ».

**Pour un documentariste, il y a plusieurs façons de faire le portrait d’une ville, de nous raconter son passé et son présent. Pour le portrait de Cergy, Régis Sauder a choisi le rêve éveillé, la poésie, l’utopie devenue réalité. On lui dit merci !**

<https://www.critique-film.fr/critique-jai-aime-vivre-la/>

« *J’ai aimé vivre là* » : ces mots sont ceux d’Annie Ernaux qui, dans une lettre lue en voix off au début du film, convie le réalisateur à lui rendre visite à Cergy-Pontoise, où elle réside depuis de nombreuses années. Ils convoquent, sous la forme d’une déclaration d’amour rétrospective, le regard jeté derrière soi par une écrivaine au crépuscule de sa vie. Mais le « je » est multiple : le film accompagne aussi une poignée d’adolescents qui s’apprêtent à quitter les lieux qui les ont vu grandir pour gagner l’université et voler de leurs propres ailes, et d’autres habitants de cette éternelle « ville nouvelle », amenés à mesurer, à l’occasion des commémorations de son cinquantenaire, l’écart qui sépare la réalité présente de l’utopie qui présidait à sa création. C’est ce regard à plusieurs foyers, la diversité des rapports à la ville et la façon dont ils peuvent dialoguer à travers les générations qui intéressent au premier chef Régis Sauder. De la même façon que dans *Nous, Princesse de Clèves*, il montrait les élèves d’un lycée marseillais s’emparer du roman de Madame de La Fayette et se le réapproprier, il donne ici à lire aux habitants de Cergy des pages d’un texte d’Annie Ernaux.

#### Annie Ernaux

Qu’il s’agisse de relater son avortement clandestin, d’interroger sa condition de femme, de réfléchir à sa trajectoire de transfuge de classe ou de penser son histoire individuelle au sein du XXème et du XXIème siècle, Annie Ernaux est une écrivaine qui semble déterminée à se confronter au réel afin d’« écrire la vie ». C’est d’ailleurs le titre de son *Quarto* paru aux éditions Gallimard où sont rassemblés ses plus grands textes.

Issue d’une famille de petits commerçants normands, Annie Ernaux a eu un parcours de « transclasse » aux nombreuses étapes qui l’a



fait passer d’un milieu à un autre. Première de sa famille à faire des études supérieures à l’Université de Rouen, elle obtient le Capes puis l’agrégation en poche, Annie Ernaux déménage, se marie et apprend à devenir mère de famille bourgeoise à Cergy. Après la publication de son premier roman en 1974, la reconnaissance arrive avec le Renaudot pour *La Place* en 1983 avec lequel elle découvre le pouvoir de l’écriture. Comme elle le raconte *“Un livre lu puis posé sur l’étagère et oublié, ce n’est pas quelque chose que j’ambitionnais. [...] Je ne pensais pas que je pouvais changer la vie des gens. Ça, ça a été une découverte avec La Place car je recevais de partout des témoignages me disant que j’avais raconté leur histoire.”*

Son écriture autobiographique puise dans le matériel personnel qu’est sa vie afin d’écrire des récits qui parlent à la collectivité des lecteurs. Son regard critique et distancié, largement empreint de sociologie, lui permet de raconter l’intime et le collectif simultanément. Ce projet d’écriture culmine avec *Les Années* (2008), une large fresque historique de l’après-guerre jusqu’à 2008 qui se fait « autobiographie collective ». Le format de l’autofiction sociologique qu’elle a inventé pour décrire sa trajectoire sociale a inspiré de nombreux autres auteurs comme Didier Eribon, Edouard Louis ou Marie NDiaye. Par son écriture, elle se sent *“traversée par les autres comme une putain. Ce double mouvement de séparation et d’être traversée fait que j’écris.”* (Annie Ernaux).

Annie Ernaux est aussi reconnue comme une écrivaine féministe qui a toujours cherché à décortiquer la domination masculine et à comprendre les enjeux de la condition féminine. En racontant son avortement, en analysant sa situation de mère de famille ou en scrutant son propre désir sexuel, elle dote les femmes de récits et de représentations inédites. Le fait-même d’avoir recouru à l’avortement clandestin a forgé son écriture car, comme elle le dit : *“je ne pouvais plus écrire comme j’avais écrit avant, qui était la recherche d’une forme à tout prix, qui était purement intellectuelle. Je n’écrivais pas avec mon corps.”*

A 81 ans, c’est maintenant d’un bout de sa vie qu’elle écrit les autres, toujours avec son corps mais un corps d’écrivain. *“Les écrivains travaillent, mais ce n’est pas avec les mains. Ce n’est pas vraiment le corps de la fatigue, c’est avec sa tête, sa mémoire. Mais ça suppose un corps, c’est tout. Et le corps quelques fois vous lâche. Ça m’arrive souvent. J’ai 81 ans, mais je suis frappée par la simplicité de vieillir et des choses qui changent et qu’on n’avait pas prévues. La mémoire et la perception du temps sont différentes. Il y a un changement perpétuel de regard sur son histoire, sur son passé. Par rapport au monde aussi. Il n’y a pas de peur. J’ai de l’étonnement.”* constate Annie Ernaux.

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-idees/transfuges-de-classe-a-l-origine-etait-annieernaux>

Fiche réalisée par

*l'imagin'R*  
Réseau des bibliothèques  
Communauté d'agglomération  
Saumur Val de Loire